

Évangile et prophétie en Europe

Prof. Andrea RICCARDI, Dr. h.c. de la Faculté de théologie de Fribourg

Il y avait beaucoup de prophètes et de prophétie

Après Vatican II, prophétique et prophétie étaient des expressions récurrentes. Tout ce qui était significatif était défini "prophétique". C'est un mot qui exprimait l'esprit du temps. Dans mes livres, combien de biographies de ces années-là portent dans leur titre l'expression "prophétie": dom Helder Camara entre prophétie et pouvoir, ou pape Jean entre prophétie et histoire... pour faire deux exemples. L'année 1968 (c'est alors que faisait ses premiers pas la Communauté de Sant'Egidio) a donné force à ce sens de la prophétie. Le '68 a été un souffle utopique qui a fait sentir le changement du monde comme possible. Une révolution politiquement échouée, mais qui représenta un tournant anthropologique important. Pour la dernière fois dans son histoire, l'Europe -en regardant au sud et peut-être aussi un peu à l'est- a senti d'avoir une idée, une utopie à réaliser et à exporter.

Aujourd'hui l'expression "prophétie" a perdu de vivacité. Il y a une manière de la ressusciter un peu façon vieux combattants. Elle n'est pas soutenue, comme c'était le cas en 1968, par des poussées utopiques qui faisaient du langage prophétique du Concile quelque chose qui allait peut-être au-delà même de la perspective des pères conciliaires. En réalité la prophétie concerne la vision du présent ouverte à l'avenir, même si je suis bien conscient qu'il ne s'agit pas de prévision pour demain. Dans notre Europe les visions globales ou inspirées à l'avenir ne sont pas nombreuses. C'est un phénomène dû à la crise et à la fin des idéologies. Il y a aussi une peur de l'avenir, à cause de ce sens de déclin que nous portons en nous de manière plus ou moins inavouée.

Le nôtre est un temps gris où ne brillent pas des idéaux pour lesquels se sacrifier, lutter, s'engager. Restent les problèmes de la vie. Et les gens parlent toujours de leurs problèmes, de l'argent qui manque, des difficultés rencontrées. Pas de grandes visions d'avenir: pour son pays, pour ses gens, pour le monde entier. On pourrait dire avec le Psaume 74:

"Nos signes ont cessé,
il n'est plus de prophètes
et nul parmi nous ne sait jusqu'à quand..." (74,9)

C'est une plainte récurrente en Israël, pendant les saisons grises, de désorientation, d'incertitude. Pouvons-nous faire nôtres les paroles de ce Psaume?

Temps de prophètes de malheur et de pessimisme?

On a voulu alors ressusciter vision et énergie par une prophétie facile, celle du choc des civilisations, après la fin de l'antagonisme entre les deux empires: c'est la prophétie de l'affrontement entre l'Occident et l'islam. Selon certains, une telle prophétie a redonné vigueur à l'identité occidentale et même au christianisme, comme fait qualifiant et de longue

période pour notre monde européen, comme âme de l'Occident. La prophétie de l'ennemi aurait redonné force à une identité en déclin.

L'historien que je suis sait que l'idée du choc des civilisations et des religions est un vieux cliché de la pensée du Vingtième siècle. En 1936, entre-autres, on en avait discuté aux Semaines Sociales de France, à Versailles, en proposant le catholicisme comme agent de réconciliation entre les civilisations. Et même dans la réalité d'aujourd'hui je me demande si l'opposition forcée à l'islam soit vraiment réaliste. La prophétie-vision du choc des civilisations a été, en bonne substance, de se faire imposer l'agenda par Osama ben Laden.

Plus qu'avec l'islam, pour nos petits pays européens les grands problèmes arrivent de la confrontation avec la Chine ou l'Asie. Précisément après le 11 septembre, les partisans du choc n'ont eu la moindre difficulté à faire rentrer la Chine -exactement le 11 décembre 2001- comme membre de l'OMC. Il a fallu des années pour créer un marché unique européen, mais la globalisation des marchés imposait de faire vite et d'accepter le défi du colosse asiatique. Je ne veux pas discuter ici ce processus, je souligne seulement que la rapidité de la globalisation, et la confrontation intense entre mondes, a provoqué en Europe un sentiment profond, inavoué, de peur et de déclin.

Du reste, comment se libérer de la sensation du déclin lorsque le Vingtième siècle a été le temps du déclin des puissances européennes? Je ne veux pas être négatif sur l'Europe ni oublier les grands acquis du dernier demi-siècle, mais il y a un mouvement de l'histoire. Il faut se rendre compte que nous ne sommes plus ce que nous fûmes: notre parole, notre geste, notre engagement sont limités. On l'a vu sur le problème des Jeux Olympiques à Pékin ou sur le Tibet. Je constate comment l'Europe est défiée en Afrique par l'offre économique, civilisationnelle, de rapports internationaux, représentée par la Chine.

De la même manière il faut se rendre compte de ce qu'est aujourd'hui le christianisme, après le Vingtième, le siècle le plus sécularisé de l'histoire. Quelque chose de fragilisé, si je pense au catholiques, mais pas seulement. Ni on peut raisonner comme le faisait un ami à moi, disparu il y a maintenant plusieurs années, un moine spécialiste de Saint Grégoire, qui souhaitait une réforme interne de l'Église si radicale que tout le monde en serait changé. Il semblait vivre au Moyen Âge. Souvent notre réflexion, même en des formes institutionnelles, s'inscrit plutôt dans un scénario médiéval que contemporain. Si nous regardons le développement du monde néo-évangélique, magmatique et pentecôtiste, qu'au Vingtième siècle est passé de zéro fidèles à un demi milliard -une croissance unique dans l'histoire des religions- nous voyons comment les communautés traditionnelles, catholique, évangéliques, orthodoxes, connaissent une toute autre dynamique. Celles-ci sont les plus liées au monde européen.

Dans ce climat de déclin, le succès de la prophétie du choc des civilisations montre que notre temps aime "les prophètes de malheur". De tels prophètes suscitent des réactions identitaires et des coups d'orgueil, pendant qu'ils désignent l'ennemi. C'est comme s'ils nous poussaient à dire que nous sommes dans un monde trop grand, où les identités ouvertes ou problématiques sont sans défense. Nous sommes lointains de ce climat d'optimisme du temps du Concile. Certes, ce climat naissait aussi d'un sentiment de supériorité européenne et catholique, presque comme si par notre changement, les autres étaient obligés à nous suivre : les autres chrétiens, les croyants d'autres religions, le monde. Ce n'a pas été ainsi, mais surtout ce n'est pas ainsi. Tout n'est pas de notre faute; mais nous ne pouvons pas tout changer.

En cette période, pendant que sur les médias se poursuivaient les nouvelles sur la crise italienne et que je songeais au sens de déclin, il m'est arrivé de relire le texte sur les disciples de Emmaüs. L'invocation des deux disciples m'a semblé lumineuse. Ils refluèrent à leur village, en laissant la place du monde qui pour eux était Jérusalem, tristes sur le visage, en se sentant victimes d'une histoire qui avait mal tourné, même si fascinés par cet étrange compagnon de voyage. Ils lui dirent: "Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme " (Lc 24, 29). On peut penser au déclin d'une expérience, celle des disciples de Jésus ou une

autre encore. Ou au déclin d'une vie où le soir tombe. Peut-être aussi au déclin d'un monde. La réponse de Jésus fut - comme nous le savons - de rentrer avec eux, prendre le pain et le leur donner. Après quoi, la vie des deux hommes tristes eut un tournant et ils revinrent à Jérusalem dans une communauté qui disait: "C'est bien vrai! Le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon !" (Lc. 24, 34).

Je me souviens, en plein post-Concile, un grand pasteur évangélique italien, le vaudois Valdo Vinay qui ironisait sur le fait des catholiques de parler de prophètes et de prophétie tout le temps, en l'attribuant à beaucoup de réalités. Il disait: il y a un seul prophète, Jésus de Nazareth. Je pense qu'il avait raison. Je me demande donc que signifie vivre cette saison, riche, complexe, un peu déclinante, à partir de la prophétie de Jésus, de son Évangile. Je me retrouve dans l'état d'âme et dans la prière des deux d'Emmaüs: "Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme". Cette invocation nous conduit à repartir de Jésus, comme l'ont fait les disciples d'Emmaüs, qui sont revenus dans cette Jérusalem, qui les avait déçus, avec un nouvel espoir.

Repartir de Jésus signifie partir d'une parole et d'une présence différentes du sens déclinant de notre monde. Me reviennent à l'esprit les expressions de Jean XXIII, à l'ouverture du Vatican II:

« Il arrive souvent que ... nos oreilles soient offensées en apprenant ce que disent certains qui, bien qu'enflammés de zèle religieux, manquent de justesse de jugement et de pondération dans leur façon de voir les choses. Dans la situation actuelle de la société, ils ne voient que ruines et calamités; ils ont coutume de dire que notre époque a profondément empiré par rapport aux siècles passés ; ils se conduisent comme si l'histoire, qui est maîtresse de vie, n'avait rien à leur apprendre... Il nous semble nécessaire de dire notre complet désaccord avec ces prophètes de malheur, qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin ».

Les paroles du pape Jean nous montrent qu'aujourd'hui il y a une trop grande facilité à croire aux "prophètes de malheur". Même au sein de la politique européenne et dans les démocraties plus vieilles, surgit une forte préoccupation qui pousse à insister sur les thèmes de la défense de nos sociétés, de l'identité, de la sécurité. La question de la sécurité exprime, au-delà de justes exigences, une incertitude bien plus profonde. Pour répondre aux "prophètes de malheur" on s'adresse à des hommes qui, soit politiquement que messianiquement, semblent donner des certitudes pour l'avenir. C'est un état d'âme à comprendre, plus que le terrain de réponses concrètes.

Vivre l'Évangile dans un temps difficile

L'Évangile nous conduit au-delà du pessimisme et de la culture du déclin. C'est cette lumière que je retrouve dans les indications que Jean-Paul II avait donné, après le Jubilé de l'an 2000, dans la *Novo Millennio Ineunte*:

« Nous nous interrogeons avec un optimisme confiant, sans pour autant sous-estimer les problèmes. Nous ne sommes certes pas séduits par la perspective naïve qu'il pourrait exister pour nous, face aux grands défis de notre temps, une formule magique. Non, ce n'est pas une formule qui nous sauvera, mais une Personne, et la certitude qu'elle nous inspire: Je suis avec vous! Il ne s'agit pas alors d'inventer un « nouveau programme ». Le programme existe déjà: c'est celui de toujours, tiré de l'Évangile et de la Tradition vivante ».

Pas une formule, une interprétation, un programme... mais repartir de la personne de Jésus, dans un temps complexe, peu déchiffrable. Me reviennent à l'esprit les Pères qui ont vécu des saisons difficiles, pénibles, comme le déclin de leur monde romain au sein duquel le christianisme avait grandi. C'était la seule "forma mundi", la seule réalité du monde connue. Une autre semblait impossible. Leur monde s'écroulait ici et là. Je pense à Augustin. Je pense au Grand Grégoire, évêque de Rome. La prédication de ce grand évêque de Rome visait à

scruter les signes des temps pour orienter les siens. C'était la fin du monde ou la fin d'un monde?

La fin de mon monde apparaît toujours comme la fin du monde. Grégoire écrit: « Nous trouvons dans les Ecritures Sacrées, dans les paroles du Seigneur Tout Puissant, que vient la fin de ce monde et qu'à sa place le royaume des saints... va survenir. Et lorsque que la fin du monde s'approche, beaucoup de choses arrivent, jamais vues auparavant... », (trad. Le consul de Dieu, p.81). Des choses arrivent, jamais vues auparavant, si bien qu'il semble que le monde finisse. Qu'avait fait Grégoire Le Grand devant le déclin vraiment grave de son monde? Pendant qu'il gouvernait le présent avec les décisions dictées par sa culture romaine, il a mis au centre de sa prédication et de sa vie la Parole de Dieu. Il a développé, en tant qu'évêque de Rome, des liens de communion avec d'autres évêques et avec les gens de son temps: ses lettres en témoignent. Par un vaste réseau d'échanges, comme cela était possible en son temps, il a écouté problèmes et urgences de beaucoup d'hommes et communautés. Il a regardé vers des mondes étrangers à son univers culturel, pour communiquer l'évangile: c'est la mission aux Angles (en cela il a investi avec espoir en l'avenir). Il a vécu et aidé ses frères à vivre une vie chrétienne sérieuse.

Je ne suis un patrologue ni un spécialiste de christianisme du premier millénaire, mais plusieurs fois j'ai réfléchi sur ce grand Romain, même à cause de la fréquentation avec sa maison et son monastère à Rome. Grégoire est une figure éprouvée par les douleurs et par un horizon confus, mais il ne cède pas au pessimisme. Il y a un espoir enraciné dans sa foi, nourrie par la liturgie célébrée avec son peuple. Il n'a pas de "programme pastoral", comme on avait l'habitude de dire encore hier. C'est une action et une espérance qui naissent d'une vie enracinée dans un cœur croyant. Grégoire ne nie pas l'existence de signes malheureux en son temps, mais il ne se fait pas dominer par eux en se renfermant dans la nostalgie du grand romain, à travers le mépris monastique d'un monde confus et matériel ou par le pessimisme, triste mais disculpant, de sa propre paresse ou de sa crainte.

Le pessimisme accompagne le temps du déclin. Souvent il s'associe au sentiment d'être victimes de l'histoire ou de la vie. Il accompagne aussi la saison âgée de notre vie. Nous avons longtemps été habitués à nous nourrir de plans ou de projets, ou à faire courir notre regard dans la logique des idéologies. Le pessimisme et un peu de tristesse nous protègent de la fatigue de tenter et de peiner sur le chemin de l'espoir. Tout devient tristement impossible. Le pessimisme est une manière pour se sentir au centre du monde. Petite sœur Magdeleine, fondatrice des Petites Sœurs, écrivait en 1947, hors de la France: "On est loin de notre petit cercle fermé de France où l'on croit facilement d'être le centre de tout". On pourrait dire la même chose pour nos pays ou nos mondes. René Voillaume et petite soeur Magdeleine commencèrent leur chemin au sein de l'empire français, en parcourant une autre route par rapport au colonialisme et en poursuivant un universalisme fraternel et évangélique. Ils voulaient dépasser leur monde sur la voie de l'Évangile. Le monde de leurs origines et de leur croissance est fini très tôt. Voillaume, à la fin de son Histoire des petits frères, qui est aussi son testament, en présentant un monde très différent, il écrivait:

«Peut-être allons-nous rentrer dans une époque de l'histoire du genre humain qui sera le temps de la compassion dans l'impuissance de trouver des solutions aux problèmes posés. Il sera plus que jamais nécessaire nous offrir en intercession, en communion au sacrifice du Seigneur, nous plongeant en son Eucharistie pour supplier la miséricorde de notre Sauveur de se répandre sur tous les hommes».

S'ouvre un temps de compassion envers tous, fait de prière à partir de l'Eucharistie. L'image pascal de Emmaüs me retourne à l'esprit, comme une voie d'issue de la tristesse et du déclin qui voudraient nous ramener au village rassurant des origines. S'il y a un sens d'impuissance dans la recherche de solutions (si grand et démesuré est l'horizon problématique), cela ne signifie pas la mort de la compassion. En revanche pour Voillaume c'est la source même de la compassion pour tous. De manière plus modeste, après quarante ans de vie à partir des petites origines de Sant'Egidio en 1968, en parcourant nos

communautés en Europe, en Afrique, en Amérique Latine, en rencontrant des questions auxquelles je n'ai pas de réponses, je me suis convaincu que la voie est dans une compassion capable d'embrasser tous les hommes.

Quels signes?

Est-ce que les signes nous manquent pour nous indiquer la voie? Dans ce transfert délicat, face à des horizons peu clairs (mais ils seront toujours ainsi, surtout si globaux), il faut avoir le courage de se recueillir autour de la Parole de Dieu, lumière de nos pas. La Parole de Dieu essaie de guérir nos yeux, aveuglés par ce que nous avons vécu, peut-être fatigués de voir encore ou de voir à nouveau. La primauté de la Parole de Dieu dans notre vie, nous donne la force de rester à ciel ouvert, de suivre les étoiles, de cueillir les signes sans peur de l'obscurité immense. La Parole de Dieu nourrit en nous la compassion, parce que nous pouvons rencontrer. C'est la rencontre qui montre parfois les signes. Il y a une poésie très significative de Karol Wojtyla, dans le recueil *La saveur du pain*:

« Je crois cependant que l'homme souffre par manque de vision surtout...

s'il souffre par manque de vision

il doit se frayer un chemin entre les signes

jusqu'à ce qui gravite au-dedans et qui mûrit comme fruit de la parole.

Est-ce le poids qu'en soi Jacob sentit

Lorsqu'en lui des étoiles fatiguées tombèrent, comme les yeux de son troupeau? »

Oui, si l'on souffre par manque de vision, il faut se frayer un chemin parmi les signes, en laissant mûrir le fruit de la Parole, comme Wojtyla l'écrit. Ce n'est pas facile. Nous sommes dans un grand monde, immense d'où nous rejoignent images et nouvelles à un rythme impressionnant. Entre internet et télévision on peut avoir l'illusion de voir et savoir beaucoup. Souvent la réaction à cette masse de renseignements, presque à leur invasion, c'est la fermeture dans notre cercle humain. Pour voir, il faut rencontrer. Que peut rencontrer un homme? Petite sœur Magdeleine écrivait en 1950: "Regardez la carte du monde. C'est une bagatelle celui que nous parcourons. Et surtout regardez dans le monde le nombre de tous les malheureux qui nous appellent; les prisonniers, les déportés, les chiffonniers, les plongeurs..."

La parabole évangélique du bon samaritain enseigne au chrétien la valeur décisive de la rencontre, même l'imprévue par rapport au programme, comme celui d'aller à Jérusalem du lévite et du prêtre. Le grand signe dans la vie chrétienne est la rencontre avec le pauvre, que l'on ne rencontre jamais si on ne s'arrête pas à côté de lui. Jésus ne s'identifie en personne comme dans le pauvre, l'affamé, le prisonnier, le nu, l'assoiffé. Nous le lisons dans la parabole du jugement dernier. L'école de la Parole, dans ma vie et dans celle de mes amis de Sant'Egidio, m'a conduit à prendre au sérieux les premiers signes, si éloquents, que sont les blessures de la vie, spécialement sur le visage des pauvres.

Olivier Clément parle de «sacrement du pauvre». Bien plus : il remarque comment la grande crise du Vingtième siècle a été le schisme entre le sacrement de l'autel et le sacrement du frère. Dans l'histoire de Sant'Egidio les pauvres ont été les compagnons de notre chemin, ils nous ont libérés de l'idéologisation de l'espoir et ils nous ont conduit à vivre la rencontre. Dans notre pratique, je voudrais dire dans notre spiritualité, les pauvres sont devenus amis parce que l'aide ne peut jamais être disjointe de la parole, génératrice d'amitié. Les pauvres du monde européen, tels les âgés et les immigrés; les pauvres du monde plus grand comme les victimes de la guerre, les malades de SIDA, les grands groupes à risque pour la faim ou la guerre.

Mais que signifie rester près d'un pauvre? C'est une question pour chacun de nous. Comment peut exister une vie chrétienne sans un pauvre pour ami? C'est-à-dire quelqu'un étranger à mon monde, avec un parcours très différent du mien, qui rentre dans mon monde

et devient quelqu'un à qui je pense comme à un ami... Une expérience vraiment spirituelle, vécue dans la vie de chaque jour, ne peut pas être déconnectée du contact personnel avec le pauvre. C'est cette douleur qui habite à côté de chez moi, qui longe les rues de ma ville. C'est aussi -situation plus complexe et apparemment inaccessible- cette douleur lointaine des régions africaines, que les médias font rentrer chez moi.

Révolte du gratuit dans un monde où tout se vend et s'achète

Dans son complexe, notre monde contemporain est plutôt souffrant. Le nôtre est un monde qui a eu un changement si rapide que, l'an dernier, les habitants des villes ont dépassé pour la première fois ceux des campagnes. Aujourd'hui la condition de la vie humaine est urbaine. Cela devrait éviter la déchéance d'être éloignés, hors réseau, seuls, sans communauté de référence. Pourtant l'homme de la ville est essentiellement un périphérique. Souvent les centres des villes sont des vitrines touristiques ou fonctionnelles au monde financier. La ville est une grande banlieue: de Johannesburg à San Paulo, à Mumbai, à Shanghai. Mais cela est en train d'arriver aussi dans nos villes européennes, qui avaient conservé l'empreinte de la *civitas*: de la révolte de la banlieue à Paris à celle de Rome où on se révolte en votant à droite. La conservation de notre idée européenne de ville est en danger. Le nôtre est un monde de périphériques et les périphériques sont souvent pauvres.

En ce monde où hommes et femmes sont dépaysés, on propose des nouveaux réseaux pour sortir de l'anonymat, de l'insignifiance, de la pauvreté. C'est la vigoureuse poussée des réseaux mafieux que l'on constate en Amérique Latine. En El Salvador, petit État latino-américain, s'est développé dans les derniers dix ans le phénomène bouleversant des maras, mafias de jeunes, qui deviennent transnationales, à l'enseigne d'une vie violente même si destinée à être brève. En effet, dans le grand monde des périphériques, il y a une croissance impressionnante de violence. À la guérilla idéologique d'hier, se substitue, en quelques régions, une violence criminelle, également organisée et compacte. Aujourd'hui la paix est défiée par la guerre, par la réhabilitation de la violence et de la guerre dans la culture contemporaine, mais aussi par la pratique de la violence.

Est-ce qu'il faut m'associer aux prophètes de malheur de ce monde? Je ne crois pas que regarder de près les douleurs de notre monde signifie devenir un prophète de malheur. Aujourd'hui la grande tentation est celle de ne pas regarder, de se renfermer dans son jardin, dans le localisme de sa région. Toutefois je pense qu'aujourd'hui la foi chrétienne est le terrain où peuvent naître, grandir, renaître des femmes et des hommes miséricordieux, humains, capables de vivre une dimension niée : celle du gratuit.

La globalisation (mondialisation) qui a produit des grands et profonds changements, a introduit partout la logique du marché (la pensée unique): le "mercatisme" – écrit un auteur italien, Giulio Tremonti, qui n'est pas un altermondialiste au point de devenir ministre de l'économie avec Berlusconi. Dans le "tout est marché" non seulement nous devons enregistrer le fait d'une pauvreté grandissante, mais aussi un autre phénomène: la réduction progressive de la place du gratuit dans la vie. Je le vois en divers pays africains, avec le problème dramatique des jeunes générations, prêtes à un travail d'esclaves, après entre sorties du réseau du monde villageois. Je n'ai pas besoin d'insister sur le mode de production asiatique, qui d'ailleurs est présenté comme un modèle et qui a obtenu des résultats incontestables. Il faudrait réfléchir sur les changements induits dans la vie européenne, dans le marché du travail, dans la vie des jeunes générations. Notre temps est-il celui de la mort du gratuit?

Olivier Clément, pendant les années Quatre-vingt a écrit un livre intéressant avec un titre significatif, «La révolte de l'Esprit». Aujourd'hui, introduits dans le nouveau siècle, sans se retourner en arrière par nostalgie, avec les forces dont nous disposons, même si avec des énergies usées et émoussées par le temps, nous avons le devoir d'une révolte du gratuit: des

relations gratuites, de l'amour gratuit, de la vie spirituelle, dans un monde devenu marché, dominé par le mercatisme qui est au risque d'inhumanité. Il ne s'agit pas d'une réponse à beaucoup de problèmes ouverts; ni même d'une série enchaînée de solutions. L'ouverture à l'Esprit et l'ouverture au gratuit s'entrelacent: la révolte de l'esprit est celle du gratuit. La grande prophétie est, peut-être, celle humble d'une existence, d'un petit nombre d'existences chrétiennes, mais qui ont le courage de vivre gratuitement. En ce sens la relation au pauvre est un lieu décisif d'expression de la gratuité.

La gratuité c'est rencontrer les femmes et les hommes, même lorsqu'ils ne servent à rien. Le chrétien n'est-il pas l'homme de la rencontre, ce *philantropos*, disciple d'un Dieu qui se déclare ami de l'homme? Un grand chrétien du Vingtième siècle, un martyr, l'évêque de San Salvador, Oscar Romero, disait lors d'une de ses dernières prédications, pendant qu'il sentait arriver la mort menacée (il avait dit à quelques intimes qu'elle n'était pas loin, et même qu'il la craignait, mais qu'il n'aurait pas abandonné son service à l'Église et aux gens de San Salvador pour cela):

« Tout ce que nous répandons dans le monde en justice, en paix, en mots d'amour, en bon sens, tout cela nous le retrouverons transfiguré dans la beauté de notre récompense éternelle... Frères, ne soyez pas faibles quand vous parlez de la foi en Christ. Personne n'a la force d'un chrétien quand il a foi dans le Christ vivant, et c'est l'énergie de Dieu. Quel guide de l'humanité peut dire à tous ses disciples qu'il vit éternellement? Quel victorieux de ce monde peut donner à toute l'humanité la grande victoire de sa mort et de sa résurrection? »

Répandre dans le monde paix, mots d'amour, justice, bon sens... c'est le vécu chrétien. C'est une attitude forte dans le sens de l'expression de Paul: "car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort" (2Cor. 12,10). La faiblesse n'est pas le pessimisme mais l'absence de solutions gagnantes, l'humilité, l'amitié avec les faibles, l'utilisation de moyens humains, la confiance dans les voies humaines, la charité, le dialogue fraternel. Voilà l'existence chrétienne ! Nous croyons que, même si elle n'est pas gagnante, elle change en profondeur l'histoire humaine.

Une arche d'humanité

Sur l'horizon du Vingtième siècle, se taillent des figures prophétiques, grands hommes et femmes de Dieu, surtout des martyrs. Ils ont résisté à la puissance du mal, par la force de leurs mains faibles ou de leurs mots fragiles. La grande intuition de Jean-Paul II a été que l'héritage du christianisme est la force faible de ses martyrs. C'est un héritage peut-être encore à accepter. Les martyrs montrent le cœur du christianisme du Vingtième siècle. J'aime rappeler les mots de l'un d'entre eux, le Dominicain de Turin père Girotti, bibliste, qui avait aidé les Juifs pendant l'occupation nazie, comme l'avait fait d'ailleurs la religieuse orthodoxe Mat' Maria. Girotti, pendant un sermon dans la baraque des religieux au camp de Dachau, peu avant sa mort en 1945, montra comment les martyrs savent nous expliquer ce qu'est l'Église:

« L'Église fut, est et sera toujours le seul refuge du sens d'humanité, d'amour et de miséricorde; refuge de la vérité, des principes de la raison droite, de la civilisation et de la culture... Or, cette mission extraordinaire de l'Église en ce moment présent si grave de l'histoire, frères très chers, ne peut pas être menée à terme parfaitement, si les fidèles du Christ, unis dans l'âme de l'Église... restent par contre divisés dans son corps visible... ».

Girotti, dans la condition paradoxale de l'univers concentrationnaire, montre l'Église comme « seul le refuge du sens d'humanité, d'amour et de miséricorde ». Qui connaît de près la douleur du monde, aime l'Église. Je suis resté frappé que le père Voillaume, d'habitude homme de beaucoup d'hardiesse et dont on connaît la libre parole sur les hommes, les situations et même sur l'Église, désire écrire aux dernières lignes de son oeuvre:

« une des principales leçons de cette histoire est que... rien de stable et pacifiant ne peut se faire sinon en communion de foi et obéissance spirituelle à l'Eglise, seule maîtresse de vérité en ce qui concerne le mystère du Christ Jésus en sa totalité ».

Qui se sent défié par le drame d'un monde inhumain, sait qu'ici il y a beaucoup de miséricorde. Je crois que de la vie chrétienne on peut tirer beaucoup de force pour une prophétie véritable. Pour l'humanité. Pour la paix, parce que la guerre est la mère de la pauvreté et de l'inhumanité. Je ne parlerai pas de l'engagement de Sant'Egidio pour la paix dans le monde ni de celui pour le dialogue entre les mondes religieux. Nous avons continué l'esprit d'Assise avec beaucoup de rencontres de par le monde: de la prière et de la dimension spirituelle naissent des énergies de paix. On peut œuvrer pour la paix avec l'esprit, avec la patience du dialogue. En effet du dialogue jaillit une dimension de paix qui s'oppose à la prophétie du choc de civilisations.

Cette voie n'est pas seulement pour quelques-uns, bien placés dans les institutions, ou pour quelques organisations. Pour la paix et pour l'humanité on peut tous lutter. Je voudrais raconter l'histoire d'un de Sant'Egidio, tué de manière barbare entre le 8 et le 9 juin 2007, dans une région africaine aux marges du monde, à Goma, au Congo oriental: Floribert Bwana Chui. La Pâques de 2007 a été sa dernière. À Pâques il était content et il avait une raison supplémentaire: il avait eu un poste comme directeur du bureau de la douane pour les marchandises. Il avait vingt-six ans. Il avait connu la Communauté à dix-neuf ans, en 2000. Il s'était lié aux enfants de l'École de la Paix avec l'envie d'aider ceux de la rue, dont tous avaient peur parce qu'étranges, étrangers, avec une vie de larcins ou de petite violence.

Floribert avait rencontré un enfant, Jonathan, qui s'était perdu: amené par ses parents à Bukavu, pour jouer il était monté sur le bateau pour Goma, où il était arrivé, égaré. Floribert l'avait rencontré et était frappé par la facilité avec laquelle un enfant peut se perdre en Afrique. À travers la Communauté de Bukavu il avait réussi à retrouver les parents et à le ramener chez lui. Il sentait avec passion à la prière de la Communauté. Il disait qu'il n'avait jamais entendu prêcher ainsi la Parole de Dieu, même s'il provenait du monde catholique. Je l'avais rencontré pendant la Pâques 2006, à Butare au Rwanda. Pendant l'éruption du volcan de Goma, en 2002, il avait porté les aides dans une zone frappée par la guerre: il disait que les Ong ne pouvaient pas rentrer là où, en revanche, le pouvait une communauté d'Africains. Le monde de Goma est compliqué: on sent le poids des luttes politiques et armées, les réfugiés, les Rwandais, le désordre, les sectes qui croient à l'invulnérabilité.

Floribert vérifiait à la douane les marchandises importées. Personne ne doutait que ce jeune nouveau directeur aurait suivi l'exemple de ses prédécesseurs. Dans les derniers mois il avait reçu beaucoup de pressions - aussi du gouverneur - pour faire passer un lot de 4 ou 5 tonnes de riz avarié. Ils lui avaient offert de l'argent, mais il avait fait détruire la cargaison en disant que la santé des gens valait davantage. Les commerçants avaient commencé à concevoir un plan pour éliminer ce jeune qui, de façon surprenante, s'opposait à une pratique consolidée. Ils l'ont retrouvé le samedi au bord du lac, pas loin de la frontière. Quelqu'un a dit l'avoir vu dans une voiture sans immatriculation avec des militaires. Le secret militaire a été invoqué. Beaucoup de militaires non payés, se donnent aux exactions contre les civils. Pour commissionner un meurtre, dix dollars suffisent. Floribert a beaucoup souffert avant d'être tué.

En cette histoire, se manifeste la violence qui domine en beaucoup de parties du monde. Une vie vaut dix dollars. Ceux-ci sont les seigneurs de la violence et de l'argent. Floribert a résisté avec une force morale insoupçonnable. A' mains nues, en risquant la seule chose qu'il avait: la vie. Si quelqu'un a une telle force, s'il a une telle raison pour mourir, il a aussi trouvé une grande raison pour vivre.

Je crois que cet ami à moi avait compris que veut dire vivre la prophétie.

Mots à l'occasion de la conférence du Prof. Andrea Riccardi (Rome), Dr. h.c. de la Faculté de théologie de Fribourg, le 15 novembre 2011, 18h15*

Prof. Mariano Delgado, Doyen

Parler d'«Évangile et Prophétie» devrait être compris comme un pléonasme. Car la Bonne Nouvelle du Royaume annoncée par Jésus est «prophétique», ou elle n'est pas une Bonne Nouvelle.

Souvenons-nous : lorsque Jésus « vint à Nazara où il avait été élevé, il entra, selon sa coutume le jour du sabbat, dans la synagogue, et se leva pour faire la lecture. On lui remit le livre du prophète Isaïe et, déroulant le livre, il trouva le passage où il était écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur. Il replia le livre, le rendit au serviteur et s'assit. Tous dans la synagogue tenaient les yeux fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : «Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture». » (Lc 4,17-21).

Nous connaissons bien ces mots de l'Évangile de Saint Luc, avec lesquels Jésus enracine sa mission dans la tradition éthico-prophétique du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Souvenons-nous : Prophétiques sont aussi **les pièces d'identité** du christianisme :

Tout d'abord **le concept de peuple de Dieu**, dans lequel les non juifs, c'est-à-dire les gentils dans le sens biblique du terme, peuvent être admis à égalité de conditions. Pierre l'a bien compris : « Je constate en vérité que Dieu ne fait pas acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. » (Ac 10,34-35). Et Paul, bien sûr, il l'a bien compris aussi : « il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus. Mais si vous appartenez au Christ, vous êtes donc la descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse. » (Gal 3,28-29)

Prophétique est **la foi dans le Dieu trinitaire**, communauté d'amour, ouverte au monde, à toute l'humanité, car « par son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme » (Gaudium et spes 22). Cette foi trinitaire avec **la découverte de la présence réelle du Christ dans les pauvres d'après le chapitre 25 de l'Évangile de Saint Matthieu** – sans limites des langues, des croyances ou des nations –, est devenue le fondement de l'unité de la famille humaine et de la dignité de chaque personne.

Prophétique est finalement **le témoignage vécu** par les premiers chrétiens : ils ne cherchaient pas le martyr, mais ils y étaient prêts, quand l'heure arrivait, car « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Ac 5,29).

Ces pièces d'identité sont la raison du succès du christianisme dans le monde greco-romain, comme nous le dit aussi un de ses ennemis. L'empereur Julian, qui au IV^{ème} siècle voulait changer la route de l'histoire, a écrit que l'intégrité de vie, l'amour pour le prochain et les étrangers ainsi que la piété envers les morts sont les raisons du succès de la maudite secte des Galiléens... Et c'est par ses pièces d'identité que le christianisme est devenu l'une des grandes racines spirituelles de l'Europe.

Mais **souvenons-nous aussi** que l'histoire de l'Église présente beaucoup d'ombres et de signes anti-prophétiques..., pour les quels le bienheureux Jean-Paul II a demandé pardon le Mercredi de Cendres de l'année 2000.

Et **souvenons-nous** que Dieu nous a toujours envoyé des prophètes prêts à réveiller une Eglise qui dormait et qui avait oublié le lien intime entre Évangile et prophétie. Un de ces prophètes est Bartolomé de Las Casas. Au XVI^{ème} siècle il a défendu l'unité de la famille humaine ainsi qu'un christianisme

- qui refuse toute contrainte en matière religieuse (*Dignitatis humanae* 2) ;
- qui ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans les religions du monde (*Nostra aetate* 2) ;
- qui annonce l'Évangile comme "un message de liberté et une force de libération" (*Libertatis conscientia* 43) ;
- qui dans les pauvres et les souffrants reconnaît la présence réelle de son fondateur pauvre et souffrant (*Lumen gentium* 8) ;
- qui est affamé et assoiffé de la justice (*Gaudium et spes* 1) ;
- et qui annonce « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ », comme « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation » (*Dives in Misericordia* 2, 2 ; Cor 1,3).

C'est pour **nous souvenir** de l'existence d'un tel christianisme prophétique dans l'histoire de l'Eglise et nous encourager à travailler pour que **Évangile et prophétie** soient compris aujourd'hui aussi comme un pléonasmе que *l'Institut pour l'Etude des Religions et le Dialogue interreligieux* de notre Faculté de théologie organisera une fois par semestre une grande conférence publique sous le nom de « conférences Bartolomé de Las Casas ».

Pour la première conférence, j'ai l'honneur de saluer parmi nous notre nouveau Dr. h. c. : Andrea RICCARDI, Professeur ordinaire d'histoire contemporaine à l'Università degli Studi Roma Tre. ... Notre Faculté a décidé de l'honorer pour les raisons suivantes :

Parce que, en tant que chercheur hautement considéré en raison de l'excellente connaissance des sources, a produit des études novatrices dans le domaine de l'histoire récente du christianisme et des religions

Parce que, en tant que chrétien engagé dans l'esprit du Concile Vatican II, a fondé la communauté de Sant'Egidio,

Parce que, dans l'esprit de la rencontre pour la paix à Assise en 1986, a organisé depuis lors chaque année avec cette communauté des rencontres interreligieuses pour la paix,

Parce qu'il a œuvré, au sein de conflits violents, pour le dialogue interreligieux et pour la construction d'attitudes humanitaires, pacifiques et fraternelles entre les peuples indépendamment des convictions religieuses,

Parce qu'il s'est engagé pour les droits des pauvres et des exclus, et en particulier pour la lutte contre le SIDA et la malnutrition.

Parmi ses publications, je me permets d'en citer quatre qui ont été traduites en plusieurs langues : *Dio non ha paura. La forza del vangelo in un mondo che cambia*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2003 (*Gott hat keine Angst : die Kraft des Evangeliums in einer Welt des Wandels*, Echter, Würzburg 2003) ; *Convivere*, Laterza, Roma-Bari 2006 (*Vivre ensemble*, Desclée de Brouwer, Paris 2007) ; *Die Kunst des Zusammenlebens Kulturen und Volker in der globalisierten Welt*, Echter, Würzburg 2008) ; *Il secolo del martirio. I cristiani nel Novecento*, Mondadori, Milano 2000 (*Salz der Erde, Licht der Welt. Glaubenszeugnis und Christenverfolgung im 20. Jahrhundert*, Herder, Freiburg-Basel-Wien 2002) ; *Ils sont mort pour leur foi. La persécution des chrétiens au XX siècle*, Plon/Mame, Paris 2002) ; *Giovanni Paolo II. La biografia*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2011 (*Jean-Paul II. La biographie*, Parole et Silence, Paris 2011).

* A cause de la crise politique italienne, le Prof. Andrea Riccardi n'a pas pu se déplacer à Fribourg. La conférence n'a pas eu lieu, et le Dr. h.c. lui a été décerné en absence.